

« Ici, même les murs suintent la mort »

« Presque toutes les toxicos se prostituent dans des conditions proches de l'épouvante d'un roman de Stephen King. » **Philippe DYLEWSKI**

500 À Charleroi, le nombre de toxicomanes recensés par « Carolo rue » et l'ASBL « Le comptoir ». En rue, on est très loin du compte.

« 24 heures héro ». Un livre écrit par Saphir Essiaf et Philippe Dylewski, deux Carolos. Une plongée coup-de-poing dans le milieu toxicomane de Charleroi. En toile de fond, les squats. Reportage.

● Benoît ROBAYE

« **L'**héro ça te dit ? Nous, on est dedans jusqu'à la dernière veine. Tu penses qu'on est faible ? Alors viens passer 24 heures dans notre vie. On verra si ta peur ou ton dégoût te laisse nous suivre jusqu'au bout. Parce que nous, on n'a que deux préoccupations dans la vie : survivre un jour de plus dans les rues de Charleroi et trouver notre prochain "fix" (NDLR : dose). Bienvenue dans l'enfer sous tes pas. »

Saphir Essiaf et Philippe Dylewski nous ont contactés dans le cadre de la sortie de leur livre *24 heures héro*. Les deux Carolos ont passé énormément de temps dans les squats de la plus grande ville de Wallonie, pour y rencontrer des dizaines de toxicomanes. Ils ont également nourri leur projet d'entretiens avec des travailleurs sociaux. Leur objectif ? « Montrer l'existence d'un monde, d'une tribu, d'un univers qui est totalement inconnu de la population qui vit juste à côté, explique Philippe Dylewski. Parce que c'est tellement incroyable, c'est tellement inconcevable que

personne ne peut imaginer que ça existe. Et ça existe à côté de chez vous, que ce soit à Charleroi, à Namur, à Bruxelles... Ça existe partout, dans toutes les villes. »

Dans un squat, ils sont notamment tombés sur ce message terrible : « Ici, même les murs ont le sida ».

« Même les murs suintent la mort dans un squat, parce que c'est la maladie, la mort, la misère, les odeurs, le pourrissement, observe Philippe Dylewski. La première chose qui singularise un squat, c'est l'odeur, c'est indescriptible, c'est un mélange de toutes les horreurs que votre nez peut aspirer... »

La « tour inter-béton »

Lors de notre première rencontre avec Philippe Dylewski, direction la Ville-Basse et les squats de « la tour inter-béton », pas loin de la piscine de l'Hélios. On s'arrête à la rue du Bosquetville. À peine descendu de la voiture, il va vérifier si le champ est libre, si notre présence n'est pas trop risquée, si notre caméra ne va pas être perçue comme le mauvais œil dans ce milieu hors normes.

Directement, on tombe sur un dealer, qui propose ses « services ». Un jeune couple pénètre dans un des squats et n'en ressortira pas durant toute la durée de notre reportage sur ce lieu sinistré, qui donne l'impression d'avoir été ravagé par une tempête. Comme si tout devait et avait été détruit. Un sinistre total. Un fil rouge, d'après ce que l'on a pu constater lors de nos reportages.

Dans les squats que nous

« C'est tellement incroyable, inconcevable, que personne ne peut imaginer que ça existe. »

avons « visités », les scènes de destruction sautent aux yeux. Tant en façades – rares sont les vitres qui ne sont pas explosées – qu'à l'intérieur des bâtiments. « Il y a énormément de colère, précise Saphir Essiaf. La colère du manque, la colère de la frustration. Il y a des guerres internes... »

En quelques mètres, ça bascule

En marge de cette interview au pied de la tour inter-béton, notre présence commence à se faire remarquer. Un riverain, qui habite à la rue du Marais, une perpendiculaire de la rue du Bosquetville, nous observe. En échangeant quelques mots avec lui, on comprend vite qu'il en a des choses à raconter, sur ce quartier pas comme les autres, où en quelques mètres,

on bascule d'un monde à un autre. « On a déjà retrouvé deux morts ici, dans les garages derrière », précise ce riverain, qui n'a pas voulu faire face à la caméra mais a néanmoins accepté de répondre à quelques questions. « Le problème qu'il y a, c'est que la police vient, mais une fois 6h le matin, ils (les toxicomanes) sont partis. Une fois 8h le soir, ils reviennent. Entre ces heures-là, la police ne vient pas... Quand ce sera abattu, on sera content... C'est ça qu'on attend. Il y

a cinq ans que ça dure. »

« Je ne comprends pas comment eux savent encore rentrer là-dedans sans se casser la tête, poursuit ce riverain. Non, je ne rentre pas, je n'ose pas rentrer, avec l'odeur qu'il y a là-dedans. [...] Quand il y a le feu, les pompiers se mettent là, ils arrosent, ils ne rentrent pas dedans. [...] Ils en ont marre, un pompier me l'a dit... Ça devient grave, il est temps d'abattre tout ça, on espère pour la fin de l'année, on verra. » ■

Au moins 500 personnes et aucun profil type

Combien y a-t-il de toxicomanes à Charleroi ? On a entendu un chiffre tel qu'on n'oserait même pas l'écrire. C'est une réalité difficile à chiffrer. Le CPAS n'a d'ailleurs pas de chiffre global, car c'est impossible à obtenir.

« On a seulement une idée du nombre d'usagers de drogue(s) par voie intraveineuse, cela représente 500 personnes, indique Audrey Noël, attachée de communication au sein du CPAS carolo. C'est une statistique à nuancer, cela ne comprend pas tout le monde, loin de là. »

Cela ne comprend pas tout le monde car ce chiffre de 500 toxicomanes ne comprend que ceux qui passent par « Carolo rue » et l'ASBL « Le comptoir (d'échanges de seringues) ».

« De tous les milieux »

« Contrairement à la légende, il n'y a aucun profil type. Les toxicomanes, les polytoxicomanes viennent de toutes sortes de

milieux, ils ont toutes sortes d'histoires différentes, explique Philippe Dylewski, l'un des coauteurs du livre 24 heures héro. Vous avez toutes sortes de parcours, il n'y a pas de parcours commun, d'archétype, de modèle. [...] La personne qui vient d'un univers de misère et de délinquance et puis qui tombe dans l'héro à quatorze ou quinze ans, oui ça existe, mais ce n'est pas la seule histoire. [...] Vous avez tous les milieux sociaux. »

« Le pire exposant 1 000 »

Être UNE toxicomane est le « pire exposant 1 000 », pointe Philippe Dylewski.

« Les filles sont confrontées à d'autres phénomènes : la violence physique beaucoup plus importante, les viols... Presque toutes se prostituent aussi et elles le font dans des conditions proches de l'épouvante d'un roman de Stephen King. Maladies vénériennes, sida, se retrouver enceinte. C'est courant, c'est assez commun même. » ■

B.R.

« Ils ont besoin de 100 € par jour en moyenne »

Quels sont les besoins financiers d'un toxicomane pour assouvir ses assuétudes ?
« Ça chiffre vite. »

Précarité sociale, précarité psychologique... La drogue n'est pas le seul problème du toxicomane. Même si le produit est « violé » parce qu'il est transformé, ce qui pose notamment problème, dans le « monde de la came », « c'est comment se la procurer. Et c'est toute la violence qu'elle (la drogue) engendre, parce que pour pouvoir se la procurer, il faut de l'argent et pour trouver de l'argent, souvent il faut faire des actes délictueux. [...] Les gens qui peuvent te la fournir, eux aussi sont dans des situations extrêmes, témoigne Saphir Essiaf. C'est tout un ensemble qui fait que c'est une extrême violence... C'est un tout, c'est vraiment infernal. »

La toxicomanie mène au sans-abrisme... Saphir est

bien placé pour le constater puisqu'il travaille au sein de la cellule SDF de la Ville. « À partir du moment où vous avez trapez une dépendance “++” et qu'il n'y a plus d'autre préoccupation, généralement vous perdez tout. Vous perdez d'abord votre environnement familial, puis les amis, le travail bien sûr bien avant, et après, c'est clair que vous vous retrouvez en rue, et vous continuez à descendre. »

« 100 euros par jour en moyenne »

Quels sont les besoins financiers d'un toxicomane pour assouvir ses assuétudes ? « Si je dis 100 euros par jour, je n'exagère pas. Je pense que je suis dans une bonne moyenne, j'ai déjà vu des extrêmes qui consommaient jusqu'à 200 euros par jour. » « [...] Ça chiffre vite, parce qu'une fois l'heure passée, vous avez tout de suite une sensation de manque, il faut reconsumer absolument. » « Tous les moyens sont bons : mendier, voler, chasser, [...] se prostituer. »

Dans des cas extrêmes, « ça peut être une dose par heure, une dose par trente minutes...

parfois c'est aussi à l'opportunité : un toxico qui a trouvé beaucoup d'argent, un miracle se produit, il trouve 200 €, c'est possible qu'il essaye de faire de “grosses courses”, de consommer beaucoup, ça ne tient qu'à cela parfois. »

« Tous les toxicos ne doivent pas consommer constamment, il y a des toxicos qui arrivent à gérer avec une ou deux doses par jour et d'autres qui ont besoin de dix doses. Tout dépend du type de toxicomanie, les produits consommés, la qualité du produit, la résistance de la personne, ses moyens et comment elle peut se l'offrir... »

Le tic-tac continu

Les toxicomanes vivent « dans l'instant », selon Saphir. « Il n'y a pas de futur... J'ai toujours l'image que vous êtes dans une cabine, où vous vous dites “dans 35 minutes il n'y a plus d'oxygène”... Le toxicomane, c'est un peu ça, avec sa dose. Il faut absolument qu'il la trouve dans un temps restreint avant de se projeter plus loin. Et souvent, quand il a trouvé sa dose, il se projette très vite à nouveau sur la dose suivante... C'est le tic-tac de l'horloge continu. » ■ **B.R.**

« Il faut arrêter de les regarder comme des chiens enragés »

Un livre qui met une claque, qui casse les clichés, qui rend un visage à ceux qui sont stigmatisés... C'est l'avis de ceux qui ont lu « 24 heures héro ».

● Benoît ROBAYE

Écrit par Saphir Essiaf et Philippe Dylewski, le livre *24 heures héro* fait réagir, réfléchir parce qu'il « casse les clichés », « rend des valeurs humaines », met « des claques ». Ce sont, en tout cas, les réactions qui sont remontées aux deux auteurs.

Des formateurs, des superviseurs de stages, actifs dans le social leur ont dit : « On n'a jamais pensé à ça. On a souvent une grille d'analyse qui sort de l'école, qui ne correspond pas à la grille d'analyse qui sort d'un squat, qui sort de la rue ».

« Ce livre m'a mis sur le c... »

Saphir Essiaf, qui travaille au sein de la cellule SDF de la Ville de Charleroi, évoque également des retours d'infirmiers urgentistes ou de policiers. « Certains m'ont expliqué : "ouah ça m'a mis sur le c... J'aurai un autre regard et une autre approche dans ma façon de

faire et surtout d'être, et de penser" ».

Autre message, parmi d'autres, envoyé par un lecteur, dont l'un des enfants est héroïnomane depuis des années et qui avait abandonné l'espoir de revoir son fils bien qu'il le sache en vie : « J'ai lu votre livre et ça m'a rappelé que mon fils a besoin de moi et moi de lui. »

Autant de commentaires qui montrent que les deux auteurs du livre ont touché juste.

« Je n'aime pas le terme "tox", comme je n'aime pas le terme "cancéreux" ou le terme "sidéen", parce que ça réduit la personne à un seul élément, estime Saphir.

Avant tout, c'est une personne. Une personne qui consomme, qui consomme des drogues qui sont toxiques, certes, mais c'est avant tout une personne, avec des habitudes... »

« Une forme de mépris ou de dégoût »

Même discours, fatalement, pour Philippe Dylewski, Carolo coauteur du livre et psychologue de formation.

« Soyons honnêtes, la plupart des citoyens bien intégrés ont une forme de mépris ou de dégoût pour les toxicomanes. Avec Saphir, nous avons voulu, au contraire, montrer que ce sont des êtres humains, qu'ils ont un par-

cours, qu'ils n'ont pas été en guenilles toute leur vie. Ce sont des gens, juste des gens, qui sont dans une situation épouvantable. Si simplement les citoyens de notre ville ou de n'importe quelle ville avaient un regard un tout petit peu différent quand ils croisent un toxicomane en rue, Saphir et moi, on serait contents, on serait fiers de ça. »

« Là-dedans, c'est la folie »

Selon Philippe Dylewski, la toxicomanie n'est pas davantage présente à Charleroi qu'ailleurs, à tout le moins si l'on prend des villes comparables.

« Si je vais à Liège, je vois exactement les mêmes phénomènes. Idem dans beaucoup de villes. En fait, la caractéristique commune, c'est le nombre de bâtiments abandonnés. Plus vous avez des bâtiments abandonnés par les propriétaires, plus vous avez des squatters qui s'y installent. »

Rénover l'immobilier ne va pas aider les toxicomanes, observe Philippe Dylewski. « Ça va juste les chasser. Moi ce que j'aimerais bien, c'est qu'on fasse en sorte qu'ils ne meurent plus, je trouverais ça sympa. J'aimerais bien aussi qu'on les regarde autrement, je n'ai pas dit qu'on doit les aimer ou leur faire des bisous toute la journée, mais peut-être arrêter de les regarder comme des chiens enragés, ce serait sympa. » ■

Se procurer 24 h héro



Le livre *24 heures héro* est en vente sur le site www.fievrejaune.be.

Les auteurs précisent que le livre est présent dans différents points de vente en Belgique et en France. Vous pouvez savoir s'il existe un libraire partenaire via la page, sur le site, « points de vente ».

Et Philippe Dylewski et Saphir Essiaf d'indiquer :
« *Si vous êtes responsable d'une école, contactez-nous par mail avant de commander. Nous proposons des réductions pour les établissements scolaires, ainsi que des animations autour du livre.* »

De temps en temps, un « happy end »

«**H**eureusement, il y a des "happy ends". Parfois, il y a des petits dé clics, il arrive des choses qui font que les personnes s'en sortent »...

Si tous les toxicomanes Carolos ne connaissent pas Saphir Essiaf, l'un des coauteurs de 24 heures héro, lui les connaît tous. Et il sait qu'il ne suffit pas d'avoir la volonté de faire une cure de désintox, il faut voir plus loin que cela. Il faut prendre en compte « l'après-cure », ou

comment pérenniser une situation devenue plus saine quand le milieu social qu'on fréquente n'est fait que de toxicomanes.

Saphir cite l'exemple précis d'une toxicomane souhaitant s'en sortir : « Si elle fait sa cure, c'est super. Maintenant, ce qu'il faut voir, c'est l'après-cure, son en-

vironnement, faudra qu'elle se recrée et qu'on l'aide à recréer un environnement sain. Parfois la complexité est souvent double : on est toxicomane et on est souvent pauvre à la fois, ça n'aide pas. Vo-

■
tre environnement se réduit ».

Un cul-de-sac ? « Il y a toujours une ouverture, quelque chose à trouver ».

Et Saphir d'évoquer ce couple, qui se trouvait dans le 36^e dessous et qui a fini par réussir à remonter la pente, au point d'occuper désormais un appartement, d'avoir trouvé un travail et d'être « nickel » dans la gestion de la drogue.

« Les yeux et les oreilles de la Commune sont ouverts »

Pour aider à sortir de « l'enfer », il y a également l'aide sociale. « Beaucoup de choses sont organisées pour aider les gens... Il y a des toxicos qui prennent la per-

che, qui la suivent et qui s'en sortent. Maintenant, il y en a beaucoup qui foncent dans un mur, ça, c'est clair ».

Et les autorités communales de Charleroi ? Ouvrent-elles les yeux ? « Je pense que c'est difficile de les fermer. Vu toutes les organisations et tous les services qui existent pour l'aide des personnes qui sont en rue et autres... Les yeux et les oreilles sont clairement ouverts. »

Saphir pointe ainsi « tous (ses) collègues qui fonctionnent 7 jours sur 7, 24 h sur 24. Que ce soit en rue, des médecins, des psychologues... Des travailleurs sociaux qui sont attentifs aux problèmes, ça ne manque pas. »

Par contre, toujours pas de locaux de consommation encadrés et sécurisés dans la plus grande ville de Wallonie. « Je confirme qu'il n'y en a pas à Charleroi. Je crois qu'il n'y en a pas en Belgique ». ■